MAI 1913 TROISIÈME SÉRIE N° 41

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Études ésotériques, psychiques et divinatoires

Fondée par le Dr PAPUS en 1890

23E ANNÉE

Prix du Numéro ..... **0.50** | Abonnement unique. **5 f. par an**

Principaux Collaborateurs :

ALFÉGAS, Dr ALLENDY, G. ALLIÉ, ALTA, F. Ch. BARLET, E. BOSC, M. BOUÉ DE VILLIERS, G. BOURGEAT, J. BRICAUD, C. B., E. C. GRILLOT DE GIVRY, Dr H. GRORICHARD, A. HAATAN, A. JOUNET, JULEVNO, KADOCHEM, Dr PAPUS, P. REDONNEL, Dr RÉGNAULT, P. RIMORI, SÉDIR, TIDIANEUQ, G. TRARIEUX, Dr VERGNES, WARRAIN O. WIRTH.



Rédaction et Administration : Téléph. 820-43

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

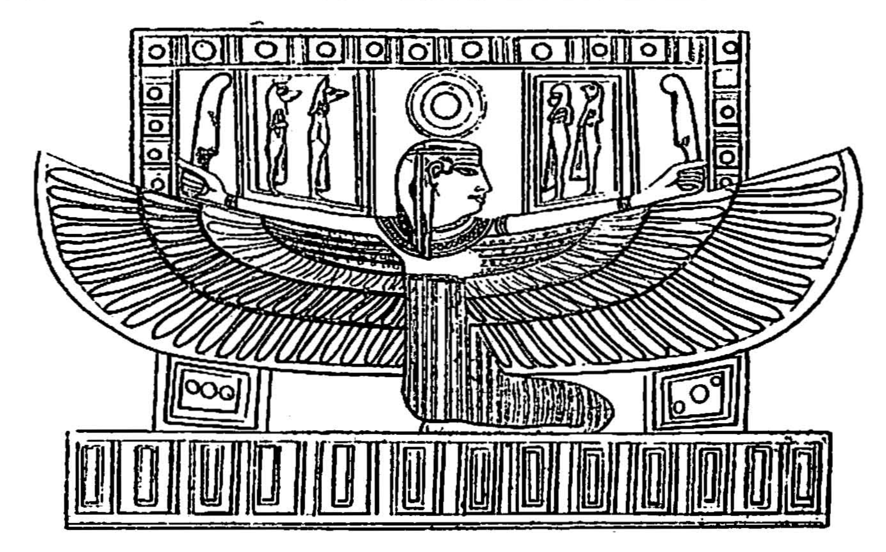
23e Année Mai 1913 Troisième Série N° 41

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas	ABONNEMENT UNIQUE 5 FRANCS PAR AN	Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose



ISIS ARMÉE DE LA FAULX DE LA MORT

SOMMAIRE

Conférence Esotérique du 24 Avril

Au début, *morceaux d'orchestre*. Puis Papus :

Mesdames, Messieurs,

La femme est surtout monogame au contraire de l'homme qui est plutôt polygame ; c'est ce qui fait qu'elle est appelée à souffrir.

— Chez l'homme et chez la femme : Quel est le cerveau supérieur ou inférieur ?

La femme n'est ni supérieure ni inférieure à l'homme ; elle est son complément. La femme est le champ de l'humanité ; l'homme en est la clef, mais il ne peut y avoir d'humanité sans la femme.

— Le bonheur chez la femme :

Une femme dit : je voudrais être heureuse ! Le bonheur ne commence chez la femme, que quand elle croit posséder l'Être aimé, mais elle a besoin d'hommages extérieurs et de se croire supérieure à sa semblable chaque fois qu'elle la croise sur son chemin.

(*Impromptu sur les Mormons et leur genre de polygamie qui force le mari à entretenir ses concubines.*)

Une femme peut être pot-au-feu et artiste incomparable ; l'artiste du second empire, n'existe plus, curieux cas d'évolution.

La femme, dans le mariage d'amour, est suggestionnée par des forces au-dessus d'elle ; dans le mariage d'intérêt, elle ne compte pas dans l'invisible.

Pour que le mariage soit heureux, il faut que les corps, les cœurs, les intelligences s'accordent...

ENTR'ACTE

(*Sérénade* de SCHUBERT. — *Solo de Violoncelle.*)

Les cartes à jouer, les tarots, nous représentent le livre des Egyptiens le plus extraordinaire du monde, donné par eux aux bohémiens venus de l'Inde et répandu maintenant partout, quoique peu de gens en comprennent la valeur.

(*Séance expérimentale ; projections*)

Beaucoup de monde ; vifs applaudissements pour l'orateur très subtil en traitant ce sujet scabreux.

P. C.



LES MAITRES D'AUJOURD'HUI

Le secret des Pyramides

Au seuil du mystère où dort à jamais ensevelie la vieille Egypte se dressent, géants impassibles qui ont bravé le temps et attestent de la grandeur dont ils furent les témoins, les Sphinx et les Pyramides.



Comme jadis, le Sphinx a posé son énigme à l'humanité et celle-ci a découvert en lui l'empreinte d'une science cent fois séculaire. Mais la Pyramide a gardé dans sa masse de granit son secret plus impénétrable.

Quelle fut sa signification ? Peu à peu de multiples lueurs de vérité ont jailli de ses faces.

Hier on croyait que ces énormes édifices n'étaient que des tombeaux où avaient été déposées des dépouilles royales. On a dû revenir de cette erreur et reconnaître que les Pyramides servaient, grâce à leur conformation intérieure, aux cérémonies initiatiques et aux pratiques magiques des grands prêtres égyptiens.

Que restera-t-il, dans quelques milliers d'années, de nos

sciences et de nos religions actuelles ? En présence des cathédrales en ruine, se trouvera-t-il des hommes pour prétendre que les chrétiens adoraient des fétiches représentant un homme en croix, des calices et des colombes ? Il est à espérer que nos successeurs n'auront point cette ignorance qui ne nous fait pas rougir lorsque nous parlons des antiques civilisations qui furent les porte-flambeaux du monde.

Parmi les savants qui déchiffrèrent quelques-unes des énigmes des Pyramides, il convient de citer tout d'abord l'astronome Piazzi Smith.

On verra comment, partant d'une base absolument mathématique, des chercheurs entrèrent, par la voie des spéculations, dans le domaine occulte et découvrirent dans les Pyramides des révélations et des Prophéties au moins inattendues.

Partons donc des travaux de Piazzi Smith. Il résulte des mensurations de ce mathématicien que la grande Pyramide est un monument construit sur des données précises concernant la terre et le système solaire. Ainsi, le pouce pyramidal vaut 1/500 millionième du diamètre polaire de la terre. Le périmètre de la base en pouces pyramidaux, divisé par cent, égale le nombre de jours de l'année. La hauteur de la pyramide est le rayon d'une circonférence égale au périmètre de la base carrée, ce qui indique une construction rigoureusement scientifique et ce qui nous amène au symbolisme suivant : la base de la pyramide représentant l'orbite terrestre (365 jours), la hauteur, le rayon du cercle de même périmètre, le sommet devra représenter le soleil. Or, effectivement, la distance du soleil à la terre est égale à un milliard de fois la hauteur de la pyramide. Et la somme des diagonales du carré de la base, en pouces pyramidaux, représente en années la durée de la révolution des équinoxes. Le poids de la terre est égal à un milliard de millions de fois celui de la pyramide ; la densité de la pyramide est celle de la terre. Enfin, la coudée pyramidale n'est autre chose que la coudée sacrée des Hébreux, telle que Newton la détermina il y a deux siècles.

LE MAGNÉTISME DU GLOBE ET SON INFLUENCE SUR LA MARCHE DE L'HUMANITÉ

D'autre part, un savant étranger, Brück, publiait, en 1860, des ouvrages sur le magnétisme du globe et son influence sur la marche de l'humanité. On verra que ces nouvelles données se rattachent à celles de Smith.

Le système de Brück peut être résumé en ces trois propositions :

1° Le soleil développe une influence magnétique à l'endroit de la surface terrestre où passe la ligne des centres des deux astres, d'où naît une circulation magnétique autour de la terre.

2° Cette circulation magnétique exerce une influence prépondérante sur l'activité des êtres vivants.

3° Elle subit une périodicité que l'astronomie permet de calculer et amène une périodicité semblable dans l'activité des êtres vivants et, par conséquent, dans la marche de la civilisation.

Brück calcula que cette périodicité était de 516 ans.

Et, appliquant à l'histoire cette loi quinquaséculaire, il calcula qu'un système magnétique était parti de l'Inde, avait passé successivement par Babylone, Jérusalem, Athènes, Rome et Paris.

Tous les cinq cents ans, un de ces peuples était devenu chef et, grâce à sa situation magnétique, s'était trouvé à la tête de la civilisation. Et tous les cinq cents ans, à partir de différentes dates, chaque peuple passait par une phase brillante.

On sait que Brück prédit, dans ses ouvrages, la défaite de la France, plusieurs années avant que la guerre de 1870 éclatât.

L'HISTOIRE HUMAINE EST ÉCRITE DANS LA PYRAMIDE

Partant des théories de Piazzi Smith et de Brück, M. Lagrange découvrit que la loi de Brück, la grande pyramide de Giseh et la Bible concordaient mathématiquement et fixaient toutes trois l'histoire humaine.

Il établit d'abord que la chronologie littérale de la Bible concordait exactement avec la loi quinquaséculaire trouvée par Brück.

En effet, Adam naît en 4184 avant Jésus-Christ, Noé en 3128, soit mille ans après environ ou deux fois la période ; Noé construit l'arche en 2628, année de la naissance de Sem, soit 500 ans après. La vocation d'Abraham et la naissance d'Isaac se placent en 2137, soit 491 ans après.

Enfin, la mission de Moïse et la sortie d'Egypte sont en 1556, soit 581 ans après, et ainsi de suite.

Lagrange prenait en même temps connaissance des travaux de Piazzi Smith et remarquait que des concordances s'établissaient entre la Bible et la Pyramide. Le volume de l'arche de Noé est égal à 100.000 fois celui du coffre de granit ; le poids de l'arche est égal à un centième de celui de la pyramide ; le volume de l'arche d'alliance est égal à celui du coffre de granit ou étalon de mesure qui est à l'intérieur de la pyramide ; celui de la mer d'airain du temple de Salomon, à cinquante fois celui du coffre, etc.

Or, voici le résultat nouveau auquel arriva Lagrange. L'intérieur de la pyramide a été mesuré systématiquement par Piazzi Smith. Il se compose d'un couloir descendant, d'un couloir ascendant, d'une grande galerie, etc.

Si l'on considère qu'un pouce pyramidal représente une année, on retrouve la marche de l'humanité et l'histoire celtique concrétisées dans ce mouvement, avec des mesures, des dates méticuleuses, dont voici la grande subdivision.

Le couloir d'entrée nous fait sortir du déluge ; descendant, il symbolise la chute de plus en plus complète de l'humanité. Puis, il fait un coude, il remonte : c'est la révélation du Sinaï, 1516 ans avant Jésus-Christ, en loi mosaïque. Enfin, il aboutit à la grande galerie, ornée de sept colonnes : c'est l'ère chrétienne ; les prédications de Daniel et de l'Apocalypse s'y trouvent exprimées en détail.

Ainsi, toute la Bible se retrouve avec sa chronologie dans la grande pyramide et en conformité avec la loi de Brück.

La pyramide est donc un monument hébreu construit par révélation. C'est la démonstration scientifique de la vérité chrétienne.

L'AVENIR VU A TRAVERS LA PYRAMIDE

Grâce à ces lois, on peut augurer de l'avenir. Les centres d'action des peuples, les capitales occupent des points

géographiques qui ont des relations mathématiques certaines.

Actuellement, l'Angleterre est le peuple-chef. Brück disait que ce serait ensuite l'Allemagne, puis la Russie. Lagrange ne le croit pas. A son avis, l'Angleterre, dixième peuple-chef, va terminer la période historique présente.

La pyramide fixe, la seconde venue du Christ à l'an 2180, conformément d'ailleurs aux chiffres de Daniel : c'est l'entrée de la chambre du Roi, de la pyramide.

Nous marchons donc vers un état final d'équilibre, vers le règne de Dieu sur la terre, comme le Christ l'a promis à ses disciples.

Un autre savant, M. Millard, trouva une loi historique nouvelle : à savoir qu'au bout de mille ans environ, c'est-à-dire après l'écoulement de deux périodes de Brück, les peuples recommencent leur histoire et repassent par les mêmes phases et il en chercha l'explication physico-magnétique.

En dehors de la période de 516 ans, dit-il, il y a une période de 1000 ans, au bout de laquelle un peuple repasse par les mêmes phases.

Par exemple, 800 à 1800 nous donnent les empires de Charlemagne et de Napoléon. Les grands papes italiens viennent mille ans après Trajan, etc.

Cette période de 1000 ans se divise en quatre périodes de 250 ans :

1° Période d'activité ;

2° Période de malaise ;

3° Période de grand éclat ;

4° Période de décadence.

Cette périodicité historique s'établit sur une périodicité magnétique qu'un savant anglais, M. Wilde, entre autres, a établie.

Se basant sur cette loi, M. Millard a prédit la défaite de la Russie par le Japon, celui-ci se trouvant dans sa phase d'activité et la Russie dans sa phase de décadence.

C'est le 24 janvier 1904, quinze jours avant l'ouverture des hostilités, qu'il écrivit son pronostic, si différent du pronostic général.

Quant à l'avenir, M. Millard prévoit, comme ses col-

qui, d'aiguilles acérées, transpercera des poupées de cire ; qui enfoncera des clous rougis dans les organes encore palpitants d'animaux sacrifiés ; qui suspendra au manteau de sa cheminée des crapeaux vivants, gorgés d'hosties consacrées ; celui-là ne sera jamais qu'un vulgaire et ridicule envoûteur ; et qu'il se défie, car, si dans son affreux désir de nuire il s'attaque à des personnes d'une puissance magnétique rayonnante supérieure à la sienne, il recevra le *choc en retour,* ce qui veut dire que tout ce qu'il leur aura souhaité retombera en pluie de feu sur sa tête coupable.

Pour être un vrai sorcier, il faut avoir reçu l'imprégnation démoniaque, sorte de sacrement qui se confère par les apôtres du *satanisme.*

Il ne serait pas prudent d'en dire plus long sur ce troublant sujet. Ma « Magie », 3e édition, contient l'émouvant récit d'un maléfice dont fut victime une honorable famille de la Drôme.

Dans un prochain article, nous dirons comment on peut se débarrasser d'un envoûtement et vaincre un maléfice.

GASTON BOURGEAT.

ÉCOLE HERMÉTIQUE

Palais des Sociétés Savantes, 8, rue Danton

Salle du sous-sol

PROGRAMME DES COURS DE MAI 1913

Jeudi 8 mai : *La Mort et ses Mystères en Egypte ;*
— 15 mai : *Les Arts pratiques ;*
— 22 mai : *Les Arts pratiques ;*
— 29 mai : Septième Soirée de la saison.

CONFÉRENCE ÉSOTÉRIQUE

Grande salle des Sociétés Savantes, à 8 h. 1/2 du soir

L'occultisme et son action sociale. — Réforme des Sociétés par l'occultisme. — Les Sociétés secrètes et leur influence. — Application de la Synarchie de Saint-Yves d'Alveydre.

Le Mariage d'après les couleurs des mains et le profil de la figure. — Secrets de bonheur dans le mariage.

Réflexions sur le système décimal

Il est extrêmement probable que le système décimal doit son origine aux dix doigts de l'homme.

C'est sans doute cette prérogative d'ordre pratique qui a déterminé l'établissement de la numération par dix. Les considérations mystiques et philosophiques qui ont affirmé la préexcellence du nombre Dix sont venu confirmer la sélection qui avait mis ce système en honneur : il n'est pas à croire qu'elles l'aient fondé.

Il n'en faut pas conclure cependant que les spéculations des Pythagoriciens et de la Kabbale soient dénuées de fondement et qu'elles aient leurs racines dans l'usage invétéré de la numération décimale. L'existence du système octénaire chez les Chinois, et du système duodénaire et sexagésimal chez les Chaldéens, prouve que le système décimal n'exerçait pas une fascination irrésistible. Si les Pythagoriciens et la Kabbale ont considéré Dix comme le nombre de la Perfection, c'est en vertu de réflexions métaphysiques parfaitement conscientes. Et il est fort possible que la préexcellence du système décimal ait sa raison d'être dans les principes suprêmes, bien que son origine historique soit due à une simple commodité et à des tendances imposées par notre anatomie.

Peut-être même la raison d'être de notre anatomie se trouve-t-elle dans les prérogatives métaphysiques du nombre Dix. En effet, la main de l'homme possède un os, le pisiforme, qui est l'amorce d'un 6e doigt. Pourquoi ce doigt a-t-il avorté ?

Si l'homme est bien l'être qui achève l'évolution de notre globe, il est rationnel que sa structure corresponde au type de l'achèvement. Le nombre 12, comme nous espérons le montrer un jour, en nous appuyant sur les théories de Ch. Henry, est le nombre de l'Evolution cyclique. Il marque un cycle complet et prêt à recommencer. Si l'homme n'a pas douze doigts, c'est sans doute qu'il est destiné à substituer à la périodicité indéfinie, un état relativement défi-

nitif. La structure anatomique de l'homme ne serait donc que le résultat du rôle qui lui est assigné. — Le développement métaphysique de sa pensée nous conduit à considérer le nombre Dix comme exprimant l'achèvement de la genèse des principes. Si Dix est l'armature de notre pensée, il est naturel que ce nombre ait réglé la structure de notre corps et la structure de notre organe le plus actif : la main. La correspondance du dénaire séphirothique avec la figure humaine et avec la décade des doigts apparaissent alors comme le résultat naturel de notre essence.

On peut donc penser que l'homme a adopté le système décimal simplement parce qu'il avait dix doigts ; mais il est à croire que l'homme a dix doigts parce qu'il représente dans notre monde l'être qui est le type de son achèvement, et que dix est le nombre typique de l'achèvement.

Ce que nous savons de la philosophie pythagoricienne ne montre pas avec évidence la valeur métaphysique du nombre Dix. Mais il est à croire que nous ignorons le fond de la doctrine du maître. La Kabbale, de son côté, expose le système des Séphiroths d'une façon dogmatique, sans en dévoiler la déduction métaphysique. Sa doctrine nous en impose par sa splendeur : elle entraîne notre conviction ; mais elle n'apporte pas les justifications philosophiques que notre raison désire. C'est, d'après nous, la Loi de Création de Wronski qui nous dévoile la métaphysique de la Décade et qui rend manifeste la déduction des Séphiroths et avec elle la raison d'être du système décimal.

Je n'aborderai pas ici l'étude de cette immense question : mon but est simplement de mettre en évidence les prérogatives mathématiques qui dérivent des sources métaphysiques du système décimal, et de préciser l'ordre de rapports auquel il se rattache plus spécialement.

Les nombres sont les premières manifestations des idées lorsqu'elles se détachent de l'absolu pour constituer le relatif. Ils expriment les conditions universelles de toute relation ; car ils surgissent avec la distinction des termes. Les opérations mathématiques sont les schèmes primordiaux des formes essentielles de relation qui naissent par le passage de l'absolu au relatif. Nous allons montrer ici que le système décimal est celui qui correspond par excellence à

l'établissement des types essentiels de la Relation, antérieurement à toute considération d'Espace et de Temps.

Le Relatif se caractérise soit par la prépondérance de l'opposition et de la distinction des termes, soit par leur liaison. Le *pair* est le schème de la *distinction*, l'*impair* le schème de la *réunion*. Les nombres 2 et 3 sont primordiaux entre tous les autres, car ils réalisent le pair et l'impair dans leur état le plus simple.

Nous retrouvons la contre-partie de ces modes dans le *rapport* qui relie et distingue les termes de la relation. Ou bien la distinction prévaut ; alors les termes ne sont reliés que par un lien étranger : ils demeurent extérieurs les uns aux autres : ils s'ajoutent ou se détruisent : c'est l'*addition* ou la *soustraction*. Ou bien l'union prédomine. Alors l'un des termes tire de lui-même le principe de son propre développement, l'autre marque seulement la limite de cette génération autonome : c'est l'*élévation aux puissances* ou l'*extraction des racines*, suivant qu'on se porte vers l'épanouissement ou vers le germe. Enfin il peut y avoir adaptation réciproque de l'union et de la distinction. Alors les termes tirent de leur distinction même l'affinité qui les unit, ou de leur union le caractère qui les distingue : c'est *la multiplication ou la division*.

Ainsi, le pair et l'impair du côté des termes, les trois algorithmes primitifs du côté du rapport expriment les caractères essentiels de toute relation. Les nombres engendrés en appliquant aux nombres 2 et 3 les trois algorithmes primitifs, constitueront donc la réalisation première de la relativité :

En faisant réagir 2 et 3 l'un sur l'autre, suivant les trois algorithmes dans leur forme progressive, on obtient :

$$2+3=5\ ;\ 2\times 3=6\ ;\ 2^3=8\ ;\ 3^2=9.$$

Les algorithmes régressifs (soustraction, division, extraction de racines) ne se conçoivent que comme un retour ; ils ne s'appliquent donc originairement qu'aux résultats des opérations progressives ; ils ne donnent donc rien de nouveau.

Le nombre 4 se rattache d'une façon éminente à ce développement de la Relativité. Il exprime l'*identification*

des trois modes du rapport constitutif de la relation.

Cherchons, en effet, quels nombres entiers satisfont à l'identification des trois algorithmes fondamentaux. Il s'agit de déterminer *a* et *b*, de telle sorte que l'on ait : $A+B=A\times B=A^B$. Cela n'est possible que si l'on prend $A=B=2$. On obtient alors :

$$2+2=2\times 2=2^2=4$$

Ici l'impair disparaît des termes : il reparaît dans la triade des opérations identifiées.

4 est donc le nombre sur lequel convergent les 3 algorithmes fondamentaux : il est comme le pivot de toute l'algorithmie.

Il n'est pas possible d'étendre la double égalité que nous venons d'écrire à plus de deux facteurs. On ne peut avoir : $A\times B\times C=A^{B^C}$ en faisant $A=B=C=2$, cela donnerait $2\times 2\times 2=8$ et $2^{2^2}=16$. A fortiori, cette égalité est impossible avec tout autre nombre que 2. Mais on peut avoir $A+B+C=A\times B\times C$, en prenant les trois premiers nombres. En effet :

$$1+2+3=1\times 2\times 3=6$$

6 est le seul nombre qui jouisse de cette prérogative. La juxtaposition et la composition des trois premiers nombres donnent donc des résultats identiques. Ceci exprime l'identité de l'extériorité et de la structure : c'est bien le caractère de la Beauté ; une structure manifestée par l'extériorité de ses parties.

Quant au nombre 10, sa prérogative la plus remarquable au point de vue mathématique est d'être la somme des quatre premiers nombres. A première vue, il n'y a rien là de bien spécial, car 10 ne se présente que comme un des termes de la suite de nombres triangulaires.

$1+2+3+4+5+6+$ etc. Mais si l'on se rappelle à quel titre nous avons introduit les quatre premiers nombres, on verra l'importance spéciale qui s'attache au 4° nombre triangulaire. Nous avons fait dériver les nombres jusqu'à 9 inclus de 2 et de 3 s'influençant l'un l'autre par les trois algorithmes fondamentaux. Et 4 est apparu comme le nombre unique qui satisfait à l'identification des trois algorithmes. 4 se déduit de 2 par les trois algorithmes à la

fois sans mélange du pair et de l'impair. C'est donc un nombre fondamental et de la plus haute valeur synthétique. Le quaternaire est donc, au point de vue purement numérique la pierre angulaire sur laquelle repose toute la numération. Les quatre premiers nombres terminent l'ensemble des principes de la numération. Le nombre qui les rassemble en les laissant distincts, c'est-à-dire la somme $1+2+3+4=10$ exprime bien l'achèvement d'une genèse.

7 apparaît alors comme la moyenne arithmétique entre 4 et 10, entre le quaternaire condensé et le quaternaire épanoui. 7 se pose donc comme un état d'équilibre entre la condensation et l'épanouissement. Il vient après l'addition et la multiplication du pair et de l'impair et avant leur réaction sous forme d'élévation aux puissances. L'addition de 2 et de 3 figure en quelque sorte les fiancés se donnant la main, leur multiplication évoque leur mariage. 7, c'est l'embryon qu'ils ont engendré ; 8 et 9 seront les descendants filles ressemblant au père (3° puissance de 2), et les fils ressemblant à la mère (2° puissance de 3).

4 c'est la nature qui a servi de point d'appui aux principes mâle et femelle pour se réunir, s'unir et engendrer : 10 c'est cette nature parachevée par les êtres qui la peuplent.

Nous arrivons donc par une voie indirecte au nombre 7, le plus mystérieux de tous. On caractérise 7 en général par $6+1$, $5+2$ ou $3+4$, autrement dit, en le considérant de toutes les manières possibles comme la somme de deux autres nombres. Il y a pour ce nombre trois manières de le construire et cela lui confère une sorte d'essence ternaire. Néanmoins, cette loi de formation n'a rien de typique, car on peut l'employer à un nombre quelconque.

On cherche quelquefois à caractériser un nombre comme l'unité synthétique de tous ceux qui le précèdent. Ainsi, 4 serait le centre ou l'enveloppe du ternaire. Mais ce point de vue me paraît défectueux parce qu'il est ambigu. Le Tout ou le Foyer est un facteur hors série, non susceptible d'être additionné avec les éléments qui constituent le groupe. La synthèse de 6 est, en réalité, le senaire et non le nombre sept. Nommer 7 le senaire, c'est prêter à confusion. Cela n'est légitime que si chaque élément du senaire étant seul

de sa nature, un septième élément d'une autre nature sert de lien à six natures différentes. Mais ce point de vue est étranger à l'arithmétique.

Reste donc la considération générale d'un nombre comme somme de deux autres. Elle décèle un des caractères du nombre, mais non le principe essentiel de ce nombre. Lorsque le nombre à étudier est impair, sa décomposition la plus intéressante est celle qu'on obtient en prenant sa moitié plus un, et sa moitié moins un, en un mot, celle qui est formée par les deux nombres consécutifs N et $N+1$, dont l'un est pair et l'autre impair. Cette loi de formation s'applique à tous les nombres impairs : elle met en évidence un caractère très important des quantités scolaires.

Le nombre considéré comme quantité est toujours ou bien un dénombrement d'objets ou bien la mesure d'une grandeur. Il s'applique toujours finalement soit à des coupures, soit à des étendues. Il implique toujours un continu sectionné par les discontinuités qu'il représente. — Or, ce continu peut être ouvert ou fermé, en d'autres termes : sa mesure peut être déterminé soit par deux discontinuités réelles, soit par la neutralisation de ces deux discontinuités. En ce dernier cas, il constitue un cycle. — Les coupures établies dans un cycle y déterminent des intervalles en nombre égal. Au contraire, pour tout continu ouvert ou scalaire, le nombre des discontinuités excède d'une unité le nombre des intervalles. Dans la génération scalaire, chaque nombre évoque son voisin supérieur ou inférieur. Et c'est là, semble-t-il, l'excitant qui produit le développement indéfini des nombres par alternance du pair et de l'impair. La décomposition d'un nombre impair N par les deux nombres voisins de sa moitié évoque donc cette association des intervalles et des coupures. Tout nombre impair N exprime donc une grandeur composée de N intervalles et de $N+1$ coupures. Un nombre pair n'évoque rien de pareil, mais au contraire la tendance à se diviser par moitié.

La décomposition par $(N+1)+N=M$ concerne tous les nombres impairs, mais elle présente un intérêt spécial lorsqu'elle s'applique aux deux couples primordiaux (2 et 3),

(3 et 4). L'addition de ces couples donne alors 2+3=5 3+4=7.

C'est à ce titre que 7 engendré par 3+4 est remarquable; il exprime la grandeur constituée par l'association des intervalles et des coupures lorsque le nombre des coupures est le nombre tout à fait exceptionnel 4. Nous avons vu que 4 occupe une place unique, parce qu'il s'obtient par les trois algorithmes à la fois appliqués au seul nombre 2. Ici les trois intervalles évoquent donc la triple genèse du nombre 4. 7 apparaît donc comme 4 réalisé à la fois par les trois modes essentiels de relation. Et c'est à ce titre que 3+4 caractérise l'essence de 7 d'une façon particulièrement intime. Il n'en serait plus de même pour 5+4 à l'égard de 9 pour 6+5 à l'égard de 11.

La génération que nous venons d'étudier fait ressortir spécialement aussi le nombre 5. 5 exprime l'association du premier couple, de celui qui crée le pair et l'impair. Ici, intervalles et coupures corespondent aux deux principes de la génération des nombres. 5 et 7 se trouvent ici rapprochés par deux prérogatives analogues, que l'on ne trouve plus dans les nombres premiers subséquents. Leur addition nous conduit au nombre 12 ; en se réunissant de la sorte, ils établissent le passage du système décimal au système duodécimal.

Le système duodécimal et le système octénaire répondent plus spécialement aux développements de la relation au moyen de la force du temps et de l'espace. Le système binaire exprime la dualité primordiale qui est la condition même de toute relativité ; le système sénaire marque l'union intime de l'absolu et du relatif qui réfléchit son essence. Le système décimal développe l'acte qui engendre la relation, la développe et fait épanouir sa nature.

F. WARRAIN.

LES PRÉCURSEURS

(*Suite et fin.*)

ANNONCIATION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Voici venir maintenant l'ambassade de l'Invisible. Elle se dirige vers le royaume du roi Hérode, la Judée. Hérode, physiquement, c'est le foyer des ardeurs infernales ; mystiquement, c'est la cime où passe le souffle du mystère. Il gouverne la Judée, le pays des principes ontologiques. Là vit un ménage dont la grandeur vient uniquement de sa soumission à la Loi. L'époux, c'est Zacharie, c'est-à-dire qu'il porte le nom de sa fonction : Sacrificateur, le mâle. Il est du rang d'Abia, « le père du Seigneur » et de la race de David. L'épouse, Elisabeth, est de la race également sacerdotale d'Aaron. Aaron, c'est l'habitant des sommets. Sa descendante, Elisabeth, c'est, comme on veut lire, ou bien la reine du septennaire, ou bien la maison d'Elie. Si on veut encore, elle est le serment du Très-Haut, comme son mari est la mémoire du Seigneur. On peut s'étonner ici avec admiration de la netteté avec laquelle la venue espérée depuis le commencement du monde est annoncée par les promesses mêmes de Dieu, faites au commencement des temps et incarnée dans la personne de ces deux vieux époux.

Il semble que nous fassions ici du Symbolisme ; sans nous en défendre, contentons-nous de voir dans ces commentaires une preuve du développement vivant des paroles de Dieu.

Le Père, en effet, conçoit, pense, imagine, décrète, — les mots sont incapables d'exprimer le mode d'activité du Seigneur — et ses volitions décrivent progressivement leur trajectoire en fécondant, si j'ose dire, dans chaque monde différent qu'elles traversent, la substance organique de ces mondes, et en s'y incarnant dans des formes vivantes. Qui pourra supputer combien de siècles l'amour du Père voulant sauver notre monde, a mis pour toucher l'âme de cette planète de pierre, et pour y trouver, grouper les cellules de bonne volonté dont furent construits les corps des parents du précurseur.

Ces deux grands vieillards, eux aussi, sont des précurseurs. Ils annoncent Joseph et Marie ; ils sont non seulement dans l'histoire, non seulement au bout du chemin solitaire que descend le Baptiste, mais aussi en nous-mêmes. Si, en nous regardant, nous apercevons en nous Jésus comme étincelle endormie du Verbe, Marie comme la fontaine de la grâce, Joseph comme notre moi purifié par le travail, Jean-Baptiste, lui, il est la pénitence préparatrice qui déchire, laboure et creuse en nous ; sa mère, c'est le repentir, et son père c'est le désir des choses divines. Ils sont vieux tous deux parce qu'il faut de nombreuses incarnations pour qu'on s'inquiète de la Lumière. Et ces deux groupes ternaires donnent au mystique la méthode la plus certaine et la clef ouvrant toutes les portes des châteaux intérieurs.

Un jour donc, Zacharie vient à l'autel des parfums pour y remplir son sacerdoce ; c'était, dit Saint Jean Chrysostome, au jeûne de septembre. Et l'ange lui apparaît. C'est Gabriel, l'ange de la Force, le géant de Dieu, le gouverneur du Septentrion, et il lui annonce la naissance miraculeuse d'un fils, à lui, vieillard, à sa femme, stérile. Et ce fils est prédestiné.

La prédestination, comme voilà un mot qui offusque les hommes ! Cependant, tout le monde est prédestiné. A chacun de nous la Providence ouvre une route au bout de laquelle se déploie un paradis, c'est-à-dire un état d'être où nous trouverions l'épanouissement total de toutes nos facultés : c'est-à-dire la béatitude. Dans ce sens, l'homme est prédestiné, et dans ce sens-là seulement.

Personne n'est prédestiné au malheur, car le malheur ne nous est douloureux que justement parce que nous n'acceptons pas notre prédestination. Aussi, ce fils inespéré, tout en lui est fixé d'avance, à commencer par son nom. Il se nommera Jean, c'est-à-dire la perfection de la grâce (1). Il sera dispensateur de joies, grand devant Dieu, rempli du Saint-Esprit, convertisseur et préparateur du peuple. Il donnera du ravissement à son père parce qu'il lui sera la preuve vivante de l'accomplissement des promesses divines. C'est ainsi qu'en nous-mêmes, tant d'êtres, tant de forces,

(1) Ou : Jéhovah m'est propice (Abbé Fillon).

tant de cellules, désirent, soupirent après la Lumière jusqu'à l'agonie, et c'est seulement lorsque notre cœur se tourne vers Dieu, le conçoit, l'imagine, et cherche à le comprendre, qu'ils s'élancent pour l'aider dans son entreprise, de toute leur vigueur retrouvée et de tout le feu de leurs consomptions passées.

Les grands explorateurs de la voie mystique ne s'y sont pas trompés. Les pères du désert, comme Ignace de Loyola, comme Jacob Boehme, enseignent à l'unanimité que notre Amour, c'est-à-dire notre Vouloir, doit sculpter en nous, par la vie purgative, l'ascétisme et la pénitence, l'image du Verbe la plus parfaite et la plus pure. C'est seulement au bout de ce lent labeur dans les cryptes de la solitude et du silence, quand nos forces expirent, quand la nuit est complète, quand la désolation commence à dissocier toutes les fibres de notre être, alors sur ce calice très pur que nous sommes devenus et qui ignore soi-même sa beauté, le Verbe descend, nous illumine, nous embrase et nous régénère.

Voilà une des raisons qui feront dire plus tard au Précurseur : « Il faut qu'Il croisse et que je diminue. » Et ceci nous prouve qu'il nous suffit, pour redevenir dignes de la maison du Père, de suivre la Loi complètement : le ciel fait alors le reste en nous.

Jean-Baptiste a reçu cet honneur unique de n'être loué que par un ange et par Jésus ; il est grand devant le Seigneur, il est rempli du Saint-Esprit, autre prérogative déconcertante pour notre Sagesse. Comment sonderons-nous la profondeur de ce panégyrique ?

L'Eglise a bien senti sa grandeur ; elle a compris qu'il est plus haut que la nature ; elle l'apparie à la Vierge : ce sont les deux seules créatures dont elle célèbre la nativité. Elle place sa fête à l'opposite de la Noël, au 24 juin ; ce que les maniaques du mythe solaire n'ont pas manqué d'interpréter dans un sens favorable à leur système. Il y a, dans cette opposition, du 24 juin au 25 décembre, un enseignement mystérieux, et peut-être même inconnu des ordonnateurs du calendrier ; nous en reparlerons dans quelques semaines, aux premiers jours de la nouvelle année.

Il y a dans l'éloge de l'ange deux phrases extraordinaires : c'est le verset 15 et le verset 17. Le vin et la cer-

voise dont il est ici question, ce n'est pas tant les boissons fermentées que nous connaissons que les effluves troubles du « Spiritus mundi », des astres, des étoiles et des éléments, dont tous les hommes se nourrissent, et dont les vapeurs pernicieuses les conduisent si souvent dans la fange. Lui, Jean, c'est du Saint-Esprit qu'il se nourrira : intelligence, vérités, prière, sagesse, science, force et amour.

Etre nourri du Saint-Esprit, cela ne nous représente rien ; l'inconscience en nous est pour ainsi dire notre maîtresse absolue. Nous vivons en somnolant ; nous ne comprenons même pas pourquoi le Christ nous recommande de veiller. Nous sommes un champ ouvert sur lequel passent tous les vents et que dévastent à l'envi tous les rongeurs ; et quand, par hasard, nous ouvrons les yeux, c'est pour planter un morceau de haie juste à l'endroit où se présente le bon laboureur.

Il n'est pas d'hommes à qui il soit possible d'être rempli du Saint-Esprit. Si les plus sages mêmes d'entre nous le recevaient dans son état pur, tout éclaterait en eux ; leur pensée jaillirait d'un côté ; leur volonté d'un autre, leur vitalité s'évanouirait comme une fumée, et de leur corps ne resterait qu'une poignée de cendres.

Etre rempli du Saint-Esprit, cela implique en vérité l'omniscience et l'omnipotence. C'est être un homme libre ; c'est demander son mystère à Satan comme au caillou, avec un regard tel que ni l'archange tout-puissant, ni le silex inerte, ne puissent faire autrement que de dire la vérité.

C'est dire au Père : « J'aimerais que ce soleil disparaisse, ou que tu suscites une comète, ou que ce continent s'effondre, ou ce phtisique soit guéri » ; et s'être acquis sur le cœur du Père, par l'humilité, l'obéissance et la charité des droits tellement impérieux que le Père accorde d'avance toutes les demandes et ratifie toutes les décisions. Un tel homme marche dans la création comme dans son propre jardin. Inconnu de tous, s'il lui plaît ; triomphant, s'il le juge bon ; son existence même est un défi à toutes les lois de la nature, et un mystère pour la compréhension de l'homme pieux. L'Esprit dont il est saturé transsude autour de lui. Les hommes ordinaires, ceux qui boivent

le vin et la cervoise symboliques, le regardent passer sans apercevoir en lui rien que de commun ou même de répréhensible, parce qu'ils ne discernent pas les mobiles de ses actions hardies.

Mais si quelqu'un le rencontre qui a déjà désiré la lumière et souffert pour elle, celui-là perce l'enveloppe vulgaire du missionné de Dieu, celui-là entre dans son intelligence, à cause de tout l'inconnu qui tremble dans sa voix ; celui-là pénètre dans son esprit par les deux jets de lumière qui rayonnent des yeux insondables de l'Envoyé. C'est alors que commence ce drame intérieur auquel tous les écrivains mystiques font allusion, mais que nos langages ne peuvent exposer dignement, parce que les hommes en ont prostitué les termes à des mages indignes de la grandeur de la parole.

Le fils de Zacharie marchera « dans l'esprit et dans la vertu d'Elie ».

Il est des formes de langage qui, si nous les écoutions avec ingénuité, nous révèleraient bien des mystères.

Pourquoi l'existence d'un homme, l'ensemble de ses activités, les évènements qu'il traverse, les états d'âme même qu'il élabore, pourquoi l'Ecriture appelle-t-elle tout cela une marche ? Car, souvenez-vous-en, le symbole n'existe pas ; le symbole est toujours une réalité.

En effet, les créatures parcourent le monde, et elles suivent des chemins. Les chemins sont partout. Vous êtes-vous demandé pourquoi le figuier au bord du champ enchevêtre ses branches grises comme un paquet de serpents ? pourquoi l'olivier enchevêtre les siennes comme des membres noueux d'athlète ? Pourquoi le peuplier monte-t-il tout droit, et le marronnier offre-t-il presque toujours une masse sphérique ? C'est que chaque branche, chaque brindille, chaque rameau, chaque feuille cherche son chemin dans l'atmosphère. L'arbre se fabrique son corps cellule par cellule, non pas, comme le croient les botanistes, au moyen de la seule nourriture qu'il extrait du sol ; mais il faut que chaque atome de force croissante qui perle à l'extrémité d'une brindille trouve dans l'atmosphère ambiante le point précis où passe une des molécules invisibles des forces magnéto-telluriques assimilable pour lui.

La forme suivant laquelle les minerais croissent et les

filons se modifient dans le sein de la terre, obéit au même besoin, comme d'ailleurs la forme des corps animaux.

Spirituellement, la loi est la même. Comme je vous le disais tout à l'heure à propos des noms, les hommes cheminent par groupes d'un monde à l'autre. Nos campagnes ne sont sillonnées par des routes, des canaux et des chemins de fer que parce que des routes traversent également en tout sens les paysages cosmiques.

Il y a dans l'invisible des migrations ; pendant une période, c'est tel système solaire qui doit être peuplé ; ensuite c'est un autre ; de sorte que tout à fait comme ici-bas ce sont les grandes routes, les plus larges, les mieux entretenues, les plus faciles, qui relient les centres de vie les plus populeux et qui sont, par conséquent, les plus fréquentées ; mais aussi elles sont les plus longues et les plus banales.

Plus les membres d'un groupe d'âmes évoluent, plus leur nombre diminue ; et les petits groupes d'élite sont des pionniers ; on les rencontre seulement dans des passages assez dangereux.

Mais il y a d'autres chemins encore, à peine tracés ; ils sont impraticables ; ils vont toujours en droite ligne ; ils coupent au droit les précipices, les montagnes et les marais ; c'est quelque explorateur téméraire qui les a tracés pas à pas, au prix de souffrances infinies ; quelques siècles plus tard sur la terre, cette Sente dangereuse deviendra une grand'route toute remplie de voyageurs tranquilles sur la Terre. Dans l'invisible, il faudra peut-être 72.000 ans pour que cette transformation s'accomplisse. Eh bien, ce sentier de montagnards, c'est celui où marcha autrefois Jean, « dans l'esprit et dans la vertu d'Elie ».

Soyez certains qu'il continue encore à y marcher ; et si vos âmes affranchies, intrépides, et persévérantes, pouvaient franchir les portes de la terre, elles rencontreraient peut-être sur le chemin qui descend du soleil jusqu'ici le même voyageur à demi-nu qui cria pendant des siècles dans les déserts de l'invisible, qui cria pendant trente ans dans les déserts de Judée, et dont la voix se fera encore entendre de notre race terrifiée lorsque sonnera l'heure des dernières épreuves et du jugement.

Nous verrons plus tard que le Baptiste est ce Elie même

véritablement la présence divine, la présence du Verbe en nous ; le prêtre ouvre l'oreille aux enfants qu'il baptise. Et ce sens physique lui-même correspond à des facultés intellectuelles encore en germe, mais qui, un jour, permettront à notre pensée l'exercice des prérogatives propres à l'ubiquité de l'Esprit.

SÉDIR.

Paris, 30 novembre 1912.

Conférences Sédir

Aux dates ci-dessous indiquées, M. SÉDIR donnera une série de Conférences sur

L'Invisible et la Vie Quotidienne

Ces causeries auront lieu à partir du Mercredi 21 mai 1913, inclusivement et tous les Mercredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Le Mardi 27 mai et les Mardis suivants, à la même heure, séance de consultations.

Le Jeudi 22 mai et les Jeudis suivants, dans l'après-midi, réceptions particulières, sur rendez-vous préalables.

Toutes ces réunions, sauf celles des Mercredis, sont payantes, selon les possibilités de chacun.

A Paris, rue Cardinet, 32 (*XVII*e). (Métro Monceau ou Wagram).

CONFÉRENCE DE M. LELEU. Samedi 17 Mai 1913

L'Etat Suprême de la Conscience

Société Savantes, à 8 h. 1/2 du soir.

UN GRAND ILLUMINÉ

Eugène Vintras

(*Fin*)

III

Il nous est impossible, en quelques pages, d'exposer la Révélation du Grand Prophète Eugène Vintras ; nous nous bornerons à indiquer les pcints principaux de son enseignement.

A un point inconnu du temps sans limite, une entreprise scélérate, une révolte abominable se perpétra dans les sphères supérieures de la nature universelle.

La matière alors n'existait pas ; il n'existait que des forces intellectuelles et vivantes, qui du fait de leur révolte, produisirent une catastrophe qui les précipita du sommet spirituel des mondes, pour s'arrêter providentiellement dans une station proportionnelle à la *compacité physiologique* qui venait de s'opérer dans leur propre substance, par suite du *refroidissement* que causa leur éloignement du Pôle nord spirituel.

Le monde où furent relégués les coupables (c'est-à-dire les éléments de l'univers) qui n'étaient autres que *nous-mêmes,* n'était pas encore le monde que nous voyons aujourd'hui. Beaucoup moins compact, il pourrait bien être la sphère hyperphysique dont parle Platon, cette « terre divine » que d'autres ont appelée *Adamah* et d'autres encore *Evadam.* La Planète-Terre, et les autres aussi, ne furent solidifiées que plus tard par suite d'une seconde chute.

Nous sommes obligés de passer sous silence une masse de notions contenues dans les enseignements de Vintras, sur les facultés prodigieuses dont l'*Evadam* était doué naturellement, avant la seconde chute ; sur ses générations semi-spirituelles, alors que les deux principes, masculin et féminin, n'étaient pas encore séparés : bornons-nous à dire qu'il était doué d'un organisme composé de matière astrale ou éthérée, comme sera celui de l'Evadam reconstitué au terme de l'évolution rédemptrice.

L'abîme appelle l'abîme, les chutes succèdent aux chutes, de plus en plus terribles, dit l'*Evangile Eternel.*

Une nouvelle rebellion se produisit.

Mais le fait extraordinaire qui détermina la seconde

laquelle nous allons entrer est le règne du Saint-Esprit. Cette ère sera celle de la régénération de l'humanité ; la terre cessera d'être la terre des misères et de la vallée des larmes. L'humanité doit suivre dans son ascension le même parcours qu'elle a suivi dans sa déchéance. Nous sommes venus du Ciel dans l'Eden, et de l'Eden sur cette terre d'expiation ; nous devons donc, de cette terre d'expiation, retourner dans l'Eden, et de l'Eden prendre notre essor pour rentrer dans le sein de la Divinité. Ainsi l'humanité sera rétablie dans la sainteté de sa dignité première : ce sera la destruction du mal et le règne de la justice par l'amour qui, unissant et unifiant tous les hommes, les reconstituera dans l'harmonie de leur création.

Car le mal n'est pas éternel. Vintras l'affirme dans tous ces écrits : le mal n'est pas et ne peut pas être un principe ni une loi absolue. Il n'est qu'une erreur, une négation, un désordre, qui disparaîtra un jour.

« Je crois, Seigneur, que je vous outragerais si j'attri-
« buais votre pouvoir éternel à tout autre qu'à vous, si
« je vous supposais un antagonisme rivalisant avec la
« sainteté de votre justice, la sagesse de votre raison et
« la vérité de votre amour. Je crois que notre vanité, pro-
« venant de notre ignorance, nous a portés au blasphème
« et à l'impiété contre vous, *lorsque nous avons éternisé*
« *le Mal* et que nous l'avons porté à l'état d'être infini
« et de principe absolu, tandis que votre lumière nous l'a
« montré tant de fois comme étant une négation et non
« un principe. » (*Profession de foi du sacrifice divin pour la glorification de Dieu dans les Anges et les Saints.*)

Le but de la Révélation de Vintras était donc de reprendre le Christianisme dans sa suprême essence et de le résumer en trois chapitres, dont les titres étaient : Amour, Justice, Liberté. Ce qui arrêtait l'influence du Christianisme et paralysait son efficacité pour le bien de l'humanité, c'était l'insuffisance de son enseignement, ne pouvant satisfaire les désirs de l'intelligence dans la recherche de la vérité.

Avec la nouvelle révélation, quelles lumières sur ses obscurités ! quelles vives et harmonieuses clartés elle projette ! Ecoutons Vintras annoncer les prophètes de ces temps nouveaux :

« Voici qu'ils arrivent ceux que ma grâce a choisis, ceux que mon amour a prévenus, ceux que mon esprit a éclairés. Je les ai faits, *par la science,* contemporains de tous les âges, en mettant dans leurs mains les fils de toutes les traditions, la clef qui ouvre tous les sanctuaires. Je les ai initiés à tous les secrets de la nature. Les Bibles de tous les peuples, les Livres Saints de tous les Temples, sont lisibles pour leurs yeux. Leur pensée est en communion avec la pensée universelle de l'humanité. Sur leurs fronts rayonne la synthèse de toutes les connaissances dont s'est enrichi le génie de l'homme, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours... » (*Tablettes d'Hénoch,* p. 687 et suiv., 1857, chez Trubner et Cie, à Londres.)

Tel était l'enseignement d'Eugène Vintras, qui a été méconnu par presque tous les ésotéristes modernes. Il est juste d'ajouter que presque tous — si l'on excepte le savant abbé Roca — en ont parlé, qui n'en ont jamais lu le premier mot.

« On parle à son aise de ce merveilleux enseignement, disait l'abbé Roca, quand on le rejette en bloc, sans se donner la peine d'aller au fond et peut-être même de le lire. Mais c'est tout autre chose quand on l'examine sérieusement : alors, on s'aperçoit que, loin de porter atteinte à la gnose sacrée de la tradition canonique, il en élargit, au contraire le monument, il l'éclaire, l'embellit, le glorifie et le couronne. Il n'en détache pas une seule pierre, il n'en brise aucune pièce. Reprenant un à un tous les matériaux de l'ancien édifice, il reconstruit le Temple, en le transfigurant de la base au sommet...

« L'on se demande comment a pu faire un illetré pour écrire ou dicter 50 ou 60 volumes dans ces conditions ? Comment expliquer qu'il ait pu parler ainsi *religion, dogme, morale, culte, exégèse, patrologie, ésotérisme,* sans études préalables ? Cela d'une manière brillante, supérieure, pendant des heures entières et pendant plusieurs années, devant un auditoire difficile, où se mêlaient des prêtres, des savants, versés dans ces matières, sans que personne ait pu relever un écart, un lapsus, une parole malsonnante ?... (*Nouveaux Cieux, Nouvelle Terre.*)

Et l'abbé Roca ajoute :

« Je défie un Saint Thomas d'en faire autant !

JOANNY BRICAUD.



Le Centiloque ou les Cent sentences de Ptolémée d'Alexandrie

(*Suite*)

XXIV. — *Defectus luminarium in cardinibus genituræ, annuarumve conversionum, noxius est ; accipiunt autem locum ab intervallo ascendentis, ac loci defectus. Ut autem ab hora solaris eclipsis annos, sic ab eclipsis lunaris horis menses capis.*

Les éclipses des luminaires qui se produisent dans les angles de la nativité ou dans les angles d'un thème de révolution annuelle sont dangereuses. Les astrologues en mesurent les effets par la distance de longitude se trouvant entre l'ascendant et le lieu zodiacal de l'éclipse. Dans l'éclipse solaire, une heure équivaut à une année, et dans l'éclipse lunaire une heure équivaudra à un mois.

XXV. — *Dominatoris progressionem cum in medio Cœli positus est, per Spheræ ascensiones ; cum vero in ascendente constitutus est, per climatis ascensiones facito.*

La direction d'un significateur, placé dans le Milieu du Ciel, se fait par l'ascension droite de la sphère, et quand le Significateur est placé dans l'Ascendant, la direction se fera par l'ascension oblique de la latitude du pays.

XXVI. — *Latet plane res, cum stella eam significans, aut sub terra, aut in loco alieno Soli cojungitur ; contra patet, cum è depressione in altitudinem tollitur, proprioque in loco collocatur.*

C'est un signe évident d'insuccès dans une entreprise quand la planète qui la signifie, se rencontre en conjonction avec le Soleil, sous l'horizon ou placée dans une maison défavorable.

Au contraire, c'est un gage de réussite, quand la planète sur trouvera élevée sur l'horizon et dignifiée, et située dans une maison convenable.

XXVII. — *Venus nato voluptatem aflert in membro, cui signum, in quo ipsa est, dominatur. Idem et in cœteris stellis.*

Vénus donne la beauté et la perfection à la partie du corps désignée par le signe zodiacal où elle est placée.

Il en est de même pour les autres planètes (*en tenant compte de la nature de chacune d'elles*).

XXVIII. — *Cum prœstare non poteris, ut duabus Lunam stellis conjungas ; id prœsta, ut stellœ fixœ eam conjungas, illarum mixturam habenti.*

Lorsque vous ne pourrez point unir par quelque aspect la Lune avec deux planètes différentes, il vous faudra alors chercher à unir la Lune pa. configuration avec quelque étoile fixe combinant, c'est-à-dire condensant les influences des deux planètes.

XXIX. — *Stellœ fixœ irrationabiles, atque admirabiles felicitates afferunt, quas tamen plerumque calamitatibus insigniunt, nisi et planetœ ad felicitatem cenveniant.*

Les étoiles fixes produisent des fortunes surprenantes et prodigieuses qui, pourtant, sombrent souvent dans le malheur ou dans une catastrophe, à moins que les planètes ne promettent par elles-mêmes, dans la nativité, le succès et la fortune.

XXX. — *Inspice primorum generis regum creationes. Si enim ascendens creationis convenit cum ascendente geniturœ regis filii, is regis successor erit.*

Il faut examiner avec soin le thème astrologique de l'établissement du premier roi d'une dynastie. Car si l'Ascendant de ce thème s'accorde astrologiquement avec l'Ascendant de la Nativité du fils du roi, celui-ci succédera à son père.

XXXI. — *Cum regni dominator in locum climatericum*

c'est-à-dire qu'au lieu de baisser elle remonte contre l'estomac, ils connaissent qu'ils errent sur l'espace de la profondeur. L'on connaît, de même qu'on suit la longueur d'une source, d'une mine ou d'une limite, lorsqu'après avoir vu le mouvement en baissant sur la largeur, le contraire sur la profondeur, elle en donne un pareil sur la longueur, c'est-à-dire aussi en remontant contre l'estomac.

Quoi que la troisième façon de tenir la baguette ne paraisse pas d'une grande utilité, parce que le bâton, comme nous l'avons dit, y tournant indifféremment, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il semble qu'on ne peut pas si bien distinguer l'espace de la profondeur de la chose cachée. Elle ne laisse pourtant pas d'avoir ses commodités, parce que, n'étant ni trop élevée, ni trop baissée, son mouvement est plus prompt et plus sensible quand elle se relève contre l'estomac, ou quand elle baisse contre terre, parce que, n'ayant qu'un demi-quart de tour à faire pour remonter ou pour descendre, il lui est, par conséquent, plus facile de fléchir d'un côté ou de l'autre.

De sorte que ces trois manières de tenir la baguette ont chacune leurs commodités, mais pour se servir avec succès des unes et des autres, après les avoir toutes éprouvées, il est bon de se former une règle pour la tenir médiocrement et toujours également serrée, en sorte qu'on puisse juger dans cette égalité du plus ou du moins de la violence qu'elle fait pour tourner ; autrement son mouvement ne sera jamais si sensible, parce que, d'un côté, la violence qu'on se fait à soi-même pour la trop serrer, empêche une partie du discernement et de la sensibilité ; et de l'autre que ne la serrant pas assez, l'impression n'en est pas si forte et le mouvement n'en peut être si sensible.

Par-dessus cela, il faut encore marcher lentement quand on fait cette recherche, de crainte que la trop grande autorité, ou les trop grands pas ne nous fassent apercevoir du mouvement qu'après avoir passé le lieu qui l'a causé ; et qu'en perdant l'endroit où nous devons creuser nous ne laissions par notre promptitude ce que nous cherchons avec tant de soin.

La forme et les différentes manières de tenir la baguette nous font voir le peu de fondement de ceux qui prétendent qu'elle tourne à mesure qu'on met le pied sur la chose

cachée d'autant que ce n'est pas le seul transport du corps sur la chose qui donne le mouvement à la baguette, mais encore celui de la baguette. Cette vérité se peut facilement éprouver en avançant les deux bras, ou le bâton seulement sur la chose cachée, et l'on verra que la pointe y baissera, ou y remontera, avant que l'un ou les deux pieds tous ensemble y soient : Ce qui confirme ce que nous avons avancé, que la vertu est plutôt attachée aux mains qui empoignent la baguette et qui lui communiquent le mouvement du sang, qu'aux autres parties du corps qui ne la touchent pas. Ainsi, quand on dit ordinairement que la baguette tourne à mesure qu'on met le pied sur la chose cachée, c'est par une expression figurée qui exprime une partie pour le tout, ou une partie pour l'autre.

Avant de finir ce chapitre, je devrais expliquer les causes des différents mouvements de la baguette tant sur la longueur que sur la largeur et la profondeur. Mais après avoir renvoyé la première au chapitre sixième, j'observerai avant que de finir celui-ci, que la différence du mouvement sur la largeur et sur la profondeur est fondée sur une raison naturelle, quoi que son effet paraisse du tout extraordinaire. D'autant que le mouvement que donne la baguette en haut ou en bas, ne procédant comme nous l'établirons à la suite que des corps subtils de la nature de la chose cachée qui, occupant perpendiculairement en l'air toute son espace, attirent et font fléchir, par l'impression qu'ils donnent au sang, le bâton vers l'endroit qui la renferme comme pour lui indiquer. Il n'est pas extraordinaire que le bâton prenne un mouvement différent lorsqu'il vient à quitter cet espace, parce que les corps subtils qu'il entraîne avec lui, en le quittant, voulant retourner à leur centre, et y étant attirés par les autres ou par leur pente naturelle lui font faire un mouvement circulaire en arrière de même que le leur ; et, par conséquent, différent de celui qu'elle faisait lorsqu'elle occupait cet espace, la démonstration de cette raison se trouve en remontant ou descendant le cours d'une source, parce que ces corps subtils étant agités autrement qu'ils ne sont pas en la traversant, causent aussi à la baguette un différent mouvement.

F. G.

(*A suivre.*)

Occultisme Pratique

RECETTES & PROCÉDÉS

Préparation spagyrique de la véritable poudre de sympathie

(*Inédit*)

Prenez plusieurs vases en terre cuite émaillés à l'intérieur et remplissez-les aux trois quarts d'eau de pluie fraîche et bien filtrée, puis mettez dans vos vases autant de poignées de vitriol commun qu'il y a de litres d'eau.

(Votre vitriol ayant été au préalable lavé à l'eau de fontaine, puis séché au soleil, et broyé dans un mortier en porcelaine).

Remuez bien l'eau avec un bâton ou une baguette de verre, puis exposant vos vases au soleil, laissez le vitriol se dissoudre parfaitement.

Au bout d'un certain temps, environ deux heures, plus ou moins, selon les circonstances et proportions, il se formera à la surface du vase une très jolie pellicule toute irrisée d'assez vives couleurs.

Enlevez adroitement cette pellicule au moyen d'une cuiller en bois, puis mettez-la dans un vase en verre. Il se formera assez vite d'autres pellicules que vous recueillerez successivement de la même façon, jusqu'au moment où le contenu de vos vases ne vous donnera plus rien.

Notez bien que vous n'avez recueilli qu'une faible portion de tout le vitriol que vous avez employé, mais combien précieuse, car c'est la plus pure et subtile partie de cette substance vulgaire qui, libérée par l'eau de pluie, avait tendance à s'échapper du corps qui la tenait emprisonnée.

Les anciens alchimistes l'appelaient âme du vitriol et et à juste titre, car c'est alors le réceptacle des vertus solaires.

Prenez donc cette âme précieuse et l'exposez au soleil pendant les jours de la canicule, du matin jusqu'au soir et la

nuit et couvrez-la. Si vous avez la chance d'opérer pendant un été extrêmement chaud et sans orages, votre matière deviendra d'un beau rouge et possèdera alors des vertus merveilleuses ; sinon, elle sera tout de même puissante, moins cependant que si elle était très rouge, et incomparablement plus que la poudre de sympathie blanche et vulgaire.

D'ailleurs, si vous êtes habile, vous vous procurerez un verre grossissant de grand diamètre et le disposerez à une certaine hauteur au-dessus de votre matière, de façon à concentrer une plus grande quantité de rayons solaires et vivifiants sur elle, en ayant soin que toute la masse les reçoive.

La façon d'employer cette précieuse poudre est la même que pour la vulgaire, mais il en faut beaucoup moins et les résultats sont incomparablement meilleurs.

Cette poudre de sympathie pourrait agir à n'importe quelle distance. Elle peut aussi guérir les ulcères, maladies de peau purulentes et autres analogues.

Voici sincèrement décrit tout le procédé spagyrique concernant la guérison des plaies. Il y a encore d'autres façons de préparer l'âme du vitriol, notamment par les rayons lunaires, mais alors on obtient des résultats et des effets tellement étranges et surprenants qu'il est plus prudent de ne rien dire d'aussi puissantes et mystérieuses préparations.

ALFEGAS.

Revues et Journaux

Dans l'*Analogie Universelle* du 15 mars, Ed. Schiffmacher publie un article sur le Druidisme où il montre que ce culte, d'importation britannique, n'a jamais eu sur la Gaule une action profonde. Il fait une comparaison entre la religion positive des Gaulois adorant la force (Esus, Atés), ayant pour emblème le serpent à tête de bélier de Teutatès — et les Bardes, cultivant la philosophie druidique des Celtes (ou Célestes) dont il donne l'exposé.

— Citons dans les *Annales du Progrès* de février un article de H. de Sarrauton sur le Nombre donnant des aperçus sur la constitution de la Matière selon les lois numériques, puis une étude de F. d'Hérouville sur le Bhagavad-Gita et l'Evangile montrant que les conceptions bouddhique et chrétienne du paradis diffèrent parce que le

bouddhisme considère la souffrance comme la condition de toute existence, à l'inverse du Christianisme (paradis terrestre). — Dans le même numéro, E. Bosc entreprend de montrer que Jésus était de race aryenne.

— Les *Entretiens idéalistes* de mars publient une étude de Jean de Pauly sur le Zohar, montrant en particulier la conception ternaire de l'Eternel dans la tradition hébraïque, qui comprenait la Majesté de rigueur, la Majesté de grâce, et, entre les deux, *Elohenou* ou *Elohim.*

— *Faro Oriental* (Lima) de février, expose dans un article la signification symbolique de la rose qui « exprime la réalisation d'un idéal ; c'est le symbole de l'évolution, de la volonté pure, de l'initiation ».

— Dans l'*Homœpathie Française* de mars, Bessonnet-Favre fait une étude sur l'observation typologique et montre ce qu'on doit exactement attendre de telles prévisions au point de vue social. Il étudie ensuite le type appollonien (analogue au type solaire de l'Astrologie) caractérisé par l'indolence de l'attitude, le manque d'aptitude au mouvement physique et il donne comme exemple les portraits de Raphaël, de Mme Vigée-Lebrun et de sa fille, de Louis XVII, etc., avec leur analyse.

— Nous sommes heureux de signaler l'apparition de l'*Influence Astrale,* une nouvelle revue qui, sous la direction de P. Flambard et de L. Bousquet, vient fort à propos apporter sa contribution à l'étude scientifique de l'Astrologie. P. Flambard y donne des documents très intéressants, comme les horoscopes de Charles-Quint et de son fils Philippe II, montrant la réalité de l'hérédité astrale. Notons un article de E. C. avec exemples à l'appui, sur les « Nativités de jumeaux », et le commencement d'une étude de Trébucq sur « l'Astrologie à travers les âges ».

— Le *Journal du Magnétisme,* de mars 1913, décrit une matérialisation obtenue avec Mlle L. Gazzera comme médium (contrôlée par le Pr. Ch. Richet et photographiée par M. de Fontenay) — qui ressemble curieusement au portrait de Saint Jean par Rubens. La possibilité d'une fraude est longuement discutée et apparaît comme improbable. — Dans ce numéro, le Dr G. Durville donne de nouveaux détails sur la momification de main de cadavre par le magnétisme et J. Brieu traite du déterminisme relatif qu'exprime l'Astrologie.

— Dans *Luce e Ombra,* de février, le Dr St-Stefani parle de « la production expérimentale du rêve par l'hypnose » et E. Bozzano continue son recueil de phénomènes prémonitoires relatifs aux cas de maladie ou de mort d'une personne étrangère.

SOUDBA.

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC.